

Randonnée du 24 mars 2024

Breuillet-Breux-Saint-Sulpice-de-Favières-Torfou-Chamarande

**Nous étions sept (Paul, Claire, Jean-Louis, Annick, Janine, Christiane Tu. Et Thierry)
guidés par Paul**

Breuillet

L'étymologie du nom de la commune signifie un breuil, c'est-à-dire un enclos pour le pâturage des bestiaux





Fresque du Travail

La Fresque du Parc du Moulin, un haut relief appelé à l'origine « Frise Du Travail », qui trône sur l'arrière-scène du théâtre de verdure du parc du moulin de Breuillet, est dédiée aux artisans anonymes qui ont contribué à la réalisation de l'Exposition Universelle de Paris, inaugurée le 14 avril 1900.

Ce monument de 8 mètres de long et 2 mètres de haut réalisé en céramique, était un élément de décoration de la porte d'entrée principal de l'exposition. Cette porte de forme ovoïde de 40 mètres de haut, percée de trois arches gigantesque par ou entraient les visiteurs, fut appelée « Porte Monumentale ». Elle a été conçue en 1898 par l'architecte René Binet. La réalisation de la fresque est l'œuvre de deux artistes, Anatole Guillot, le sculpteur, et Émile Müller, le céramiste. L'un sculpte les figures dans l'argile, l'autre les cuit dans les fours de son usine « la Grande Tuilerie d'Ivry » (Ivry-sur-Seine). Après la fermeture de l'exposition, le 12 novembre 1900, on démolit les installations. Quelques monuments échappent à la pioche du démolisseur Émile Müller récupère la fresque et l'entrepose dans son usine, où on l'oublie pendant 60 ans !



Porte d'entrée de l'Exposition universelle de 1900 où se trouvait la Fresque du Travail

Camille Bériot, successeur d'Émile Müller, crée en 1922 une briqueterie à Breuillet. La région est riche en gisement d'argile propre à la fabrication des briques réfractaires. Petit à petit l'usine d'Ivry arrête sa production. Par la suite, M. Bériot achète à la famille Hutteau le dernier meunier de Breuillet, le moulin. Pendant de nombreuses années les vastes locaux du moulin servent de remise. Puis on y crée quelques logements de fonction pour les cadres de la société Müller. Le terrain attenant au moulin est aménagé en parc, décoré avec de belles sculptures en céramique de la collection Émile Müller.

Dans les années 50, une partie du parc est ouverte aux salariés de la société, puis progressivement à tous les Breuilleteois. On n'y organise des fêtes ou se produisent entre autres, le groupe folklorique des Portugais de Breuillet et les Kermesses...

A la fin des années 50 - début 60, Roger Moessner, alors directeur de l'usine fait aménager dans la partie publique du parc des jeux pour enfants (sablière, tourniquet, toboggan, piste circulaire pour patins à roulettes) et, pour les plus grands, un terrain de boules et un stand de tir à la carabine. Il conçoit la construction d'un théâtre de plein air. On se souvient alors qu'il existe dans un hangar de l'usine désaffectée d'Ivry des pièces de sculpture en céramique qui pourraient décorer ce théâtre. On retrouve effectivement les éléments de la fresque, on les assemble sur un muret en béton qui constitue le fond de scène, et voilà la « Frise du Travail » ressuscitée !

C'était au début des années 60, on ignorait alors sa valeur historique. Le gardien de l'ensemble de la propriété meurt en 1975, et en l'absence de remplaçant, on ferme le parc. Il est abandonné aux ronces et à la végétation folle. Tout se détériore, la clôture tombe. Des

individus sans scrupules pénètrent dans le parc, massacrent les sculptures et mutilent la fresque, mais le pire reste à venir.

En 1993, on apprend qu'un projet prévoyant une déviation de la D19 pour éviter Breuillet et passant à travers le parc, livrerait la fresque aux marteaux-piqueurs. Heureusement, le projet est annulé, suite à l'action résolue de certains, et une procédure de classement est engagée. En mars 1999, la Direction de la Conservation des Antiquités et Objets d'Art de l'Essonne inscrit la fresque à l'inventaire supplémentaire, ce qui lui accorde une protection et lui confère une reconnaissance officielle. Après restauration est mise en valeur dans un cadre accueillant, le classement national est envisageable.



La Fresque en 1900





Moulin des muses





Eglise Saint-Pierre

Outre sa voûte en bois de châtaigner du XVII^e siècle, l'église Saint-Pierre de Breuillet dispose d'une autre particularité remarquable : la fresque Notre-Dame des usines et des champs.

Réalisée en 1941 par le peintre-enlumineur Robert Lanz, la fresque intitulée Notre-Dame des usines et des champs, de l'église Saint-Pierre, à Breuillet, est ancrée dans son environnement local. La Vierge, au centre de l'illustration, semble protéger les hameaux alentour et leurs productions, – industrielles ou agricoles – et les différentes communautés qui ont vécu dans la commune.

À gauche de la fresque, l'ancienne filature Guilbert y est notamment évoquée avec la mention de « Guisseray », le hameau où elle se situait avant sa disparition en 2005. En haut, figure la briqueterie Muller, qui a employé jusqu'à 550 personnes sur la commune, tandis que sur la droite de la fresque, ce sont les travailleurs des champs qui sont représentés. En effet, Breuillet était une commune majoritairement agricole jusqu'au milieu du XXe siècle. D'abord spécialisés dans l'exportation de céréales, les agriculteurs sont ensuite devenus les fournisseurs de fruits et légumes de la capitale, grâce au développement des moyens de transport.





Breux



Charles Péguy parcourut à deux reprises, en 1912 puis en 1913, la route vers Chartres, depuis la région parisienne. Au total, 140 kilomètres aller-retour, parcourus à la vitesse remarquable de 5 à 6 km/h ! Cet itinéraire balisé reprend au plus près, en composant avec les modifications

topographiques d'aujourd'hui, le chemin que fit Charles Péguy en 1912 puis 1913 de son domicile de Lozère (Palaiseau) à Chartres en passant par Dourdan où il trouva gîte et couvert. Alors le chemin représentait 70 kilomètres (voir plus bas « L'itinéraire de Péguy en 1912 et en 1913 »), qu'il parcourut en 4 jours (Aller ET Retour).

















Saint-Sulpice-de-Favières



Maison de la communauté du chemin neuf

C'est vers les années 1900 que cette maison appelée les Ronces a été réalisée, par une riche famille locale. Elle a appartenu à différents propriétaires jusqu'en 1970. Étant expropriées de leur couvent, pour le passage de l'autoroute les Sœurs Dominicaine de Béthanie en deviennent les propriétaires. Elles confient à Monsieur Jean Ballardur architecte la construction de leur nouveau couvent et d'une hôtellerie. Jean Ballardur (cousin d'Edoard Ballardur) fut également l'architecte de la Grande Motte.



Berthai

www.delcampe.net

La maison vers 1900









Il est assez surprenant de rencontrer en ce village une église si vaste, « la plus belle église de village » a-t-on dit. La raison en est qu'elle fut construite, vers 1145, pour accueillir les pèlerins qui venaient se recommander à l'intercession de Saint-Sulpice, mort archevêque de Bourges en 647. Un escalier conduit à l'ancienne église, bâtie vers 1150 ; réduite à deux travées, elle forme la chapelle des miracles, ainsi nommée par les pèlerins. Statue de Saint Sulpice très remaniée, de la Vierge, XIVème ; sur une console, sainte Barbe en bois polychrome, dans des logettes statues anciennes. Dans un angle, reproduction des miniatures d'une vie du saint (XV è s.). Près de la sacristie, toile représentant Saint Sulpice rendant la vie à un enfant noyé dans la Juine (tradition locale).

Sur les murs de l'église sont apposées des inscriptions funéraires dont l'une a trait à une jeune fille enlevée en son « joly printemps », Le revers de la façade est orné de riches sculptures (personnages, lion, chien rongant un os, etc.). Deux belles pierres tombales.

Au portail central, scène de Jugement dernier dont, seule, la partie supérieure est intacte. Le Christ montre ses plaies et le calice de son sang ; Marie et saint Jean sont à ses côtés, deux anges portent les instruments de la passion. Dans les voussures, anges musiciens et, entre les vantaux, statue mutilée du saint patron du lieu. On verra le chevet avec ses contreforts, ses arcs-boutants, ses gargouilles, sa balustrade à quatre feuilles, posée comme une couronne.

Favières, nom primitif du village, viendrait du mot « fève »





ST SULPICE-DE-FAVIERES
POSTES · TÉLÉCOMMUNICATIONS



Ils ne sont pas très charitables à Saint-Sulpice











Une chatte sur un toit brûlant























Torfou













Eglise Saint-Martin

D'inspiration néogothique, comme la majorité des édifices religieux du canton, elle présente toutefois une tendance néoromane ou grecque. Elle est dotée de chapelles orientées, d'une couverture en ardoises, de contreforts sans arcs-boutants, d'un clocher avec flèche et d'une

entrée principale en ogive. Les vitraux de l'église se rapportent à la vie des saints. On peut admirer une chaire en bois du XIX^e siècle, un Christ en bois du XVII^e provenant de l'ancienne église, ou une statue de la Vierge sculptée dans une pièce de chêne par les ateliers de David d'Angers.



Cabine téléphonique sans annuaire mais avec des livres !



on tord le métal comme un fou ici





ATTENTION ROULER TROP VITE REPRESENTE UN DANGER
POUR LES AUTRES ET SOI-MEME !!!

30

A TORFOU
ON
ROULE
DOUX!

TOUT
DOUX!









Chamarande





Le domaine départemental de Chamarande est le plus grand jardin public de l'Essonne. Composé d'un patrimoine historique, bâti et paysager, il s'inscrit dans un environnement exceptionnel. Il réunit un centre artistique, les réserves de la collection du Fonds départemental d'art contemporain (FDAC), les Archives départementales de l'Essonne et le centre d'hébergement Auguste Mione.

Au début du XVII^e siècle, François MIRON, initiateur de l'assainissement de Paris et financeur des travaux de l'Hôtel de Ville, fait réaliser l'actuel corps central du château. Cette nouvelle datation de l'édifice s'appuie sur une étude récemment menée par *Ædificio* qui confronte observations d'ordre constructif-archéologique et découverte de documents d'archives. Grâce à une *analyse dendrochronologique* (datation scientifique des pièces de bois), il est désormais avéré que la première tranche de travaux se situe juste après 1603 ; en regard, l'analyse typologique confirme l'existence d'une demeure de *plan massé*, c'est-à-dire avec un corps de logis simple et sans ailes latérales.

C'est dans un second temps, entre 1644 et 1648, qu'Anne de BAILLON, veuve de Jean Miron, entreprend la construction des deux pavillons latéraux flanquant le corps central ; sont alors réalisés les pavillons d'entrée, celui de la chapelle et celui de l'horloge, avec un chemisage des façades des communs dans le même style dit *aux trois couleurs* (brique, pierre et ardoise).

Interrompus par la Fronde dès 1648 et par le siège d'Étampes (1652), les travaux reprennent en 1654 avec Pierre MÉRAULT, sous la conduite de Nicolas De Lespine : achèvement des pavillons, couverture du château et des communs par des *combles mansardés* (comble brisé dont chaque versant a deux pentes), remplacement du pont-levis, pavage des abords du

château et plantation de 300 ormes dans l'allée d'honneur. Il fait également décorer la chapelle par le sculpteur et garde des marbres du roi Louis Lerambert, et reçoit en 1663 l'autorisation de l'archevêque de Paris « d'avoir une chapelle pour faire célébrer le service divin en son chasteau de Bonnes ».

À l'époque de Clair-Gilbert d'ORNAISON sont réalisées les plus anciennes représentations graphiques – aujourd'hui connues – du château et du parc ; elles sont signées et datées F. De La Pointe 1689. Le Domaine connaît son apogée sous l'Ancien Régime avec Louis de TALARU qui s'attache, de 1739 à 1763, les services de l'architecte et dessinateur de jardins Pierre Contant d'Ivry pour aménager les abords du château, décorer les pièces de sa demeure (Salon blanc), créer un jardin régulier dit *à la française* et planter diverses fabriques sur le Domaine. Vers 1782, César-Marie de TALARU transforme le parc en jardin irrégulier dit *à l'anglaise* : les parterres, bois et bosquets sont remplacés par des prairies, les allées droites par des allées sinueuses, les étangs préférés aux bassins ; seuls sont conservés le Buffet d'eau, le Potager, le Jeu de l'oie et le bois qui l'entoure.

Après la proclamation de la succession des Talaru au milieu du XIX^e siècle, la vente par lots d'une grande partie des terres amène une profonde modification du fonctionnement du Domaine : les sources de revenus fonciers se tarissant, le château devient une charge importante pour les propriétaires qui alternent période d'exploitation, d'aménagement voire d'abandon.

En 1852, René ROBINEAU effectue un achat à vocation spéculative : revente de parcelles, absence d'entretien du bâti et abattage d'une partie des arbres destinés à la revente. Puis, c'est le flamboyant Jean-Gilbert Victor FIALIN, duc de Persigny, qui fait appel à l'architecte Eugène Godebœuf pour construire une galerie au rez-de-chaussée du château dédiée aux souvenirs héraldiques des premiers propriétaires, et au paysagiste Paul de Lavenne, comte de Choulot, pour réhabiliter le parc. Éphémère propriétaire à la fin des années 1870, Anthony Aristide BOUCICAUT est un passionné d'agronomie et de nature : il fait transformer les marais en pâturages, construire une ferme d'été et un chenil par l'architecte Oudin ; il confie la décoration de la Salle à manger des Chasses, dans un goût néo-Renaissance, à l'ébéniste Henri-Auguste Fourdinois.

À partir de 1922, et jusqu'en 1951, l'association des Scouts de France a la jouissance du Domaine qui devient un haut lieu de formation avec l'organisation du Camp-École de Chefs. Occupé par les Allemands puis réquisitionné par les Américains et les Forces françaises intérieures, le Domaine est constitué en 1946 par Marthe JAMES HYDE et ses filles Jacqueline THOME-PATENÔTRE et Marguerite de CONTADES en Société Civile Immobilière (SCI) *Domaine de Chamarande* dont Scylla Mione est nommée administratrice unique en 1957.

Son père, Auguste MIONE, entrepreneur en bâtiment, est le dernier propriétaire privé : il rénove le site, construit des logements pour ses employés et installe de nombreux équipements socio-culturels ouverts à tous.







Autrefois à Chamarande, l'Hôtel de la Gare



Hôtel - Restaurant de la Gare

B. GUSMINI

Salle de danse ::
:: Piano automatique-jazz

BILLARD

Rendez-vous des noces et sociétés

Chambres meublées confortables

- CUISINE SOIGNÉE -

Allons chez Baptiste on s'amuse

- al parla Italiano -

CHAMARANDE (N.-S.-O.)

De la fin du XIX^e au début du XX^e siècle, grâce à la gare, Chamarande est à la fois un lieu de passage pour les représentants de commerce et un lieu de séjour pour les familles parisiennes. Aussi, on dénombre jusqu'à trois hôtels à Chamarande.

En 1925, l'Hôtel de la Gare propose 9 chambres et des bals gratuits aux habitants.

A sa fermeture, il est tenu par une dénommée Mado dont la cuisine est réputée.

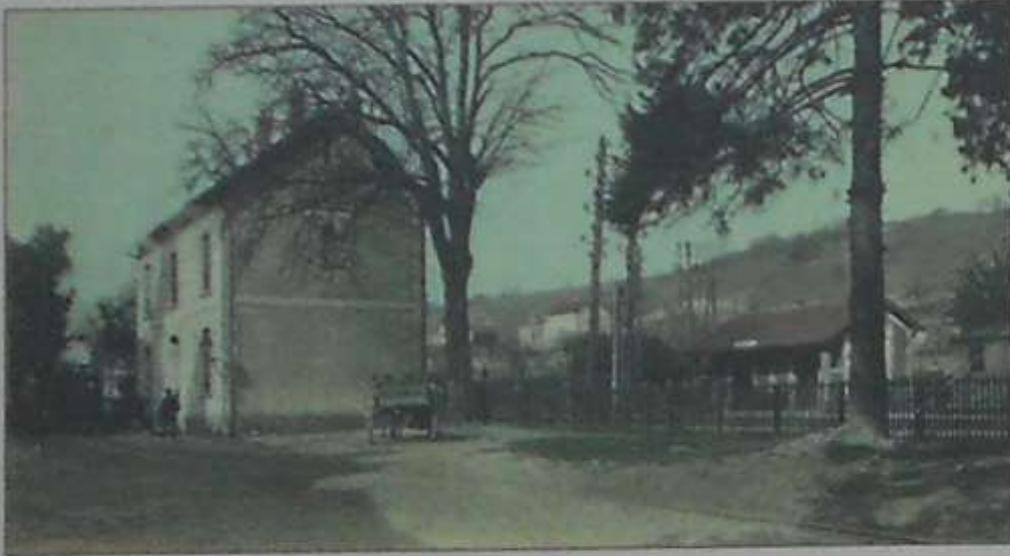
La façade a été modifiée et le bâtiment accueille actuellement plusieurs logements.



En savoir plus sur le
patrimoine
chamarandais :



La gare



Le 2 mai 1843, à 6 h 30 du matin, le train inaugural de la nouvelle ligne de chemin de fer reliant Paris à Orléans quitte en fanfare le quai de la gare d'Austerlitz. Trois autres convois le suivent. Les fils du roi Louis-Philippe, le duc de Nemours et le duc de Montpensier, ainsi que les ministres, administrateurs et législateurs ont pris place dans le dernier, ralliant Orléans à 40 km à l'heure !

En 1855, un ingénieur de la Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans indique que le village a acquis assez d'importance pour transformer la halte en gare. A la demande des élus, et notamment du duc de Persigny, propriétaire du château et ministre de Napoléon III, une gare est ouverte en 1862 malgré les réticences de la Compagnie. Le logement du chef de gare est situé au-dessus de la salle des voyageurs.

En 1910, les pavés de grès des carrières étaient transportés jusqu'à Paris par le train et les maraîchers y envoyaient fraises, cerises, asperges, haricots.

Le passage à niveau



Une des rues principales de Chamarande, la rue de Torfou, permettait de relier le village à la route de Paris à Orléans. L'arrivée de la voie de chemin de fer nécessite un passage à niveau afin de relier les rues actuelles de la Victoire et de la Gare.

A la suite du décès du chef de gare, il est fermé dans les années 1950 et un tunnel est créé sous les voies.

Deux plaques commémoratives se trouvent dans la gare, l'une relatant cet accident, l'autre nommant un agent décédé pendant la seconde guerre mondiale :

A la mémoire de Roger COUTANT
chef de station à CHAMARANDE
tué en service le 28 février 1949
en tentant de sauver un ENFANT
de 9 ans $\frac{1}{2}$ en danger sur la voie
Les cheminots de Chamarande

A la mémoire
des agents de la SNCF
tués par faits de guerre
1939-1945

Bouchillou René...facteur mixte

La pompe de la gare



En 1885, la commune vote la construction d'une pompe à eau à proximité de la gare. Après avoir constaté que les eaux du puisard de la pompe retombent dans le puits, le conseil municipal décide, en 1928, de construire un caniveau à ciel ouvert pour permettre l'écoulement des eaux.

En 1937, des touristes se lavent à proximité de la pompe et les eaux polluées risquent de contaminer le puits, une pancarte portant l'inscription « défense de se laver à cette pompe sous peine d'amende » y est apposée puis, en 1961, la mention « eau non potable ».

L'architecture entre les voies ferrées et le coteau



A la fin du XIX^e siècle et au cours de la première moitié du XX^e siècle, profitant de la présence d'une gare et d'un axe routier, de riches familles parisiennes font construire à Chamarande des villas ou des pavillons. Le village s'étend alors vers le coteau sur la rue de Torfou (actuelle rue de la Victoire), sur la rue des Hantes (rue des Frères Bolifraud) ainsi que sur la rue du Couvent.

Pavillons et villas sont implantés en milieu de parcelle jardinée, généralement composés d'un étage et de trois à quatre travées, selon un plan irrégulier. Trois styles dominant : les maisons en meulière à façade en rocaille dont les encadrements, chaînes et bandeaux sont maçonnés, en briques ou en linteaux métalliques ; les maisons à façade en plâtre ; les maisons à nervures de briques retrouvées sur les encadrements, chaînes, bandeaux et corniches.



L'ancienne gendarmerie et l'ancienne poste

Ces bâtiments, à l'origine occupés par la baronne Chauvel, disposaient d'un jardin et d'un verger dont les limites se situaient au pied du coteau. L'arrivée du chemin de fer les fait disparaître. On accède à ces bâtiments par une grande cour située rue de la Salle. S'ils possèdent deux niveaux, seul le second est visible sur la place de la Gare du fait de la pente naturelle.

En 1864, le Duc de Persigny obtient d'y installer une gendarmerie.

Au premier plan, le bureau du brigadier comporte un escalier à deux volées convergentes. La toiture en tuiles plates est à pavillon avec un épi de faîtage.

Au second plan, la toiture de la gendarmerie est à la Mansart à croupes, en ardoises avec deux grandes souches de cheminées en briques. Le portail décoré est orné d'un fronton triangulaire, surmonté d'un œil de bœuf.

Au troisième plan, dans ce bâtiment plus simple à toiture en tuiles plates, le Duc de Persigny fait installer en 1865 une poste.

En 1981, ces bâtiments ont été recensés par le ministère de la Culture dans le cadre de l'inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. Les travaux réalisés ont permis de conserver les caractéristiques architecturales.



